

nissaient à la porte : puis je distinguais d'autres Sardes accroupis sur leurs talons, le menton dans la main, et tirant de leurs grandes pipes des nuages de fumée, qui montaient au plafond en noires spirales ; des harnais, des brides, des sabres, des poignards accrochés aux murailles étincelaient par moment aux lueurs des lampes agitées : dans un coin, des voyageurs altérés vidaient les bouteilles étalées sur une table grossière et ruisselante. On eût dit une de ces toiles fantastiques de Delacroix, rayées d'ombres et de lumières, dans lesquelles l'œil ébloui d'abord découvre bientôt des détails merveilleux et charmants. Quelquefois, réunis devant la porte de la *locanda*, les Sardes commençaient ces éternelles chansons qui, pour eux, ont, sans doute, un attrait inconnu. Debouts, ils se forment en cercle : chaque virtuose fait entendre à son tour un couplet d'une complainte interminable sur un air naïf et monotone ; le refrain est repris en chœur tandis qu'un des chanteurs tire des profondeurs de sa poitrine, en manière d'accompagnement, une note uniforme et impossible. Une pareille troupe transportée sur la scène de l'Opéra ferait une révolution dans le monde dilettante et réveillerait pendant longtemps les oreilles blasées des Parisiens. Ajoutez encore, mon cher ami, cette spéculation à toutes celles que vous offre la Sardaigne, peut-être ne serait-ce pas la moins brillante. Aux chanteurs succède ordinairement le joueur de *laoneda* ; le joueur et l'instrument sont encore une des particularités les plus originales de de la Sardaigne, le joueur est assez habituellement un beau garçon, à l'œil noir et profond, orné d'une magnifique chevelure, qui se sépare sur ses épaules en deux tresses énormes, terminées par des médailles, des rubans et des fleurs ; il est formé à l'exercice de son instrument par un travail qui a commencé dès les premiers jours de son enfance. Ce travail, fort pénible du reste, consiste à souffler avec des pailles dans un vase plein d'eau, mais de manière à ce qu'elle